

« Bourrage de crânes » et « slogans qui éternisent le mensonge » : les écrivains anarchistes face à la propagande

Vittorio Frigerio

Numéro 118, printemps 2021

Infox, Fake News et « Nouvelles faulses » : perspectives historiques (XVe – XXe siècles)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1081086ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1081086ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Department of French, Dalhousie University

ISSN

0711-8813 (imprimé)

2562-8704 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Frigerio, V. (2021). « Bourrage de crânes » et « slogans qui éternisent le mensonge » : les écrivains anarchistes face à la propagande. *Dalhousie French Studies*, (118), 127–148. <https://doi.org/10.7202/1081086ar>

Résumé de l'article

La presse anarchiste française s'inscrit dès ses débuts dans le cadre d'une lutte pour la diffusion d'une information franche et honnête que la grande presse bourgeoise, inféodée au pouvoir, subordonnerait au contraire aux exigences de la propagande. Cet article analyse la position des écrivains et journalistes anarchistes sur le rôle de la presse dans la diffusion des fausses nouvelles, en évoquant les journaux de Proudhon (1848-1850), mais en se concentrant surtout sur les polémiques autour du « bourrage de crânes » lors de la Première Guerre mondiale. L'analyse convoque deux des auteurs les plus actifs du courant anarchiste individualiste, Manuel Devaldès et Gérard de Lacaze-Duthiers, et se concentre sur leur critique du langage et de l'utilisation de lieux communs, clichés et slogans à des fins de propagande.

« Bourrage de crânes » et « slogans qui éternisent le mensonge »¹ : les écrivains anarchistes face à la propagande.

Vittorio Frigerio

Il faut bien parler de quelque chose, quand on n'a rien à dire !

Gérard de Lacaze-Duthiers, *Psychologie du slogan*.

L'écriture ! L'écriture ! Quelle besogne néfaste elle peut accomplir ! Quelles erreurs elle peut élever jusqu'au pavois de la Vérité !

Henri Rainaldy, *La Ville folle*.

"I know this guy. He's a Frenchman. And you know about Frenchmen, don't you?"

"No, what about Frenchmen?"

"If you don't know, I can't tell you. I don't have all day.

Charles Bukowski, *Pulp*

Au chant IV de l'Énéide, Virgile présente au lecteur un personnage d'un genre tout à fait particulier, dont les agissements auront des conséquences, fort peu agréables au demeurant, sur la vie de son héros : la Renommée. Celle-ci, nous dit-il, est « plus rapide qu'aucun autre fléau. Le mouvement est sa vie et la marche accroît ses forces. Humble et craintive à sa naissance, elle s'élève bientôt dans les airs ; ses pieds sont sur le sol et sa tête se cache au milieu des nues ». C'est un

monstre horrible, énorme, qui a autant d'yeux perçants que de plumes sur le corps, et, sous ces plumes, ô prodige, autant de langues, et de bouches sonores et d'oreilles dressées. La nuit, elle vole entre ciel et terre, dans l'ombre, stridente ; et jamais le doux sommeil n'abaisse ses paupières. Le jour, elle demeure en observation assise sur le faite des maisons ou sur les tours des palais, et elle épouvante les vastes cités, messagère aussi attachée au mensonge et à la calomnie qu'à la vérité. Sa joie était alors de remplir l'esprit des peuples de mille bruits où elle annonçait également ce qui était arrivé et ce qui ne l'était pas [...].²

Il y a environ 2050 ans on pouvait donc déjà se sentir en droit de dénoncer les effets néfastes des nouvelles fausses, mais pas des fausses exclusivement. Virgile s'en prend à la *rumeur*, puissance vaste et étendue, qui pénètre partout et a accès à tout, mais en soulignant un fait important, et même essentiel : sa force, et donc son danger, viennent du fait qu'elle mélange inextricablement le vrai et le faux, qu'elle met au même niveau le mensonge, la calomnie et la vérité et leur attribue égale dignité. C'est leur union, difficilement dissociable si ce n'est absolument consubstantielle, qui constitue sa particularité propre et lui prête son pouvoir. Si elle a une dimension oraculaire, c'est la vitesse de propagation de

1 Lacaze-Duthiers, Gérard de. *Psychologie du slogan*, p. 210

2 Traduction d'André Bellessort, p. 78.

la nouvelle qu'elle colporte qui la caractérise surtout³. L'ambiguïté et l'omniprésence qui déterminent la « renommée », aussi bien que cette épouvantable capacité de fascination qui est la sienne, assurent sa popularité et sa longévité.

Mais si on peut estimer que la renommée est une puissance qui a créé des dégâts dans toute société humaine, aussi ancienne qu'elle soit (et bien des articles de ce dossier prouvent de manière persuasive ce phénomène), il faudra attendre une nouvelle invention, dont les effets ne se feront réellement sentir dans toute leur force qu'à partir de la deuxième moitié du dix-neuvième siècle, pour que le monstre virgilien se scinde, et que la vérité et l'erreur délibérée occupent chacune pleinement son domaine séparé – du moins selon les opinions, contradictoires évidemment par ailleurs, de leurs suppôts et de leurs adversaires, toujours prêts à se dénoncer réciproquement avec virulence. Cette invention, c'est la presse. Protagoniste incontestée de la vie politique de la nation depuis la Révolution de 1789, instrument précieux et controversé lors des bouleversements qui ont suivi, en 1830 et en 1848, la presse se transforme – grâce à l'essor des progrès techniques et suite à la prise de conscience de plus en plus généralisée de son pouvoir et de ses potentialités encore nombreuses – pour devenir le lieu, moqué, honni et universellement recherché, où se construisent les vérités, se forment les consciences et se bâtit l'opinion, ce socle mouvant mais essentiel sur lequel repose l'autorité. Et c'est la capacité de la presse de consolider le pouvoir existant, de servir de caisse de résonance pour les discours des élites politiques, qui stimule, dès que les moyens pratiques existeront pour ce faire, la création d'une galaxie alternative de journaux et d'éditeurs qui tâcheront d'appivoiser à leurs fins les capacités de persuasion, jugées formidables, des journaux. Naîtra alors une presse d'opinion, clairement identifiable comme telle, qui se distinguera de la grande presse bourgeoise et de ses prétentions de neutralité idéologique, dénoncées comme un leurre, pour diffuser auprès des classes populaires une version de la réalité plus conforme à ses idéaux et à ses objectifs. Parallèlement, s'affirmera de plus en plus un discours de dénonciation, aux tonalités volontiers moralisatrices, qui indiquera dans la presse bourgeoise un instrument d'abrutissement et d'endoctrinement du peuple à travers la déformation délibérée des contenus qu'elle lui offre. C'est un de ces cas particuliers que nous allons brièvement examiner ici, en nous penchant sur l'image de la presse véhiculée par les journaux et les revues appartenant à la galaxie bariolée du mouvement anarchiste français dans les premières décennies du vingtième siècle, et tout particulièrement dans les interventions de deux parmi les écrivains et propagandistes les plus actifs, lus et suivis de l'époque, Manuel Devaldès et Gérard de Lacaze-Duthiers, dont une grande partie de l'œuvre tourne autour d'une analyse de l'utilisation du langage et d'une critique de la sphère médiatique.

Coup d'œil rétrospectif⁴

Mais pour bien se faire une idée de l'image que l'on pouvait avoir, dans les milieux républicains avancés, progressistes, libertaires ou anarchisants – termes qui chevauchent souvent une même réalité – de la puissance de la presse, il peut ne pas être inutile de prendre d'abord les choses d'un peu plus loin. Allons donc regarder, exemple anecdotique mais significatif, ce qui s'écrivait dans les premiers véritables journaux anarchistes, ceux que publie Pierre-Joseph Proudhon – qu'on veut bien généralement considérer comme le

3 Sur la déesse *Fama* et ses diverses incarnations on lira l'article de Jean-Bruno Renard, « Les allégories de la rumeur : de Virgile à nos jours », qui souligne comment « loin d'être une idée abstraite ou un idéal, la rumeur est un phénomène concret, perceptible. Elle a tout d'un être vivant, autonome et même incontrôlable. [...] C'est pourquoi aussi les métaphores de la rumeur la décrivent comme un être biologique et animé : la rumeur naît, vit et meurt, elle se multiplie, elle mute, elle court, elle vole, elle ressurgit, elle rampe, elle blesse et elle tue. Pour arrêter une rumeur, il faut lui "tordre le cou" ».

4 Titre que nous empruntons à celui du chapitre IX de l'ouvrage que nous allons discuter.

premier philosophe anarchiste – entre 1847 et 1850⁵. Il s'agit de quatre titres, qui se résument en fait à un seul : *Le Représentant du Peuple*, *Le Peuple*, *La Voix du Peuple* et *Le Peuple de 1850*. Cet article n'est pas le lieu qui s'impose pour analyser comme il le faudrait leur contenu, mais nous pouvons du moins prendre en considération quelques images emblématiques qu'on retrouve dans un texte qui y est publié – un roman-feuilleton, dû à la plume enthousiaste d'un auteur que l'on présume jeune et inexpérimenté, exemple, nous semble-t-il, tout à fait représentatif de cette jeunesse littéraire en quête d'éditeurs qui commence à pulluler autour de cette période et qui fournira plus tard tant de plumes talentueuses, et maintenant parfaitement oubliées, aux petites revues qui ont marqué le paysage éditorial du dernier quart du siècle⁶. Parmi les romans-feuilletons publiés dans *Le Peuple* figure en effet un *Mont Saint-Michel* signé A. Tubole, pseudonyme d'un non moins inconnu A.-C. Blouet, qui narre, l'habillant des atours habituels du roman populaire de l'époque, la sanglante et terrible histoire de l'insurrection républicaine avortée de 1832. Voyons donc un instant les représentations qui, dans ce roman, surgissent dans la tête d'un des chefs de ce mouvement, emprisonné dans les geôles du Mont Saint-Michel, lorsque les mauvais traitements qui lui sont infligés le font sombrer dans le délire. La nature et l'aspect du monstre qui surgit alors de son subconscient sont révélateurs des obstacles que le personnage – et, on peut le présumer, son auteur – identifient parmi ceux qui encombrant le chemin, encore étroit, menant à la révolution sociale :

Il avait d'horribles cauchemars : il voyait sans cesse se répéter la lutte qu'il avait soutenue contre ses quatre gardiens. D'abord, c'était bien des geôliers qui l'enlevaient violemment de sa chambre ; mais bientôt son imagination déréglée donnait à cette lutte des proportions colossales. Ce n'était plus des hommes ordinaires qu'il avait à combattre ; c'était des géans [sic] d'une stature monstrueuse : leur accoutrement était des plus bizarres et ressemblait aux costumes grotesques empruntés aux jours de carnaval. L'un des sbires avait un large pantalon blanc, coupé de raies rouges ; il portait une sorte de jacquette [sic] verte, sur laquelle étaient attachées des ganses de même couleur, qui formaient des dessins fantastiques ; il avait pour coiffure une immense feuille de papier imprimé, qui n'était autre qu'un journal politique et roulée en forme de turban. Au milieu de ce turban était un gland énorme, également fait de papier, au bout duquel se trouvaient la signature du gérant et le nom de l'imprimeur. Chose inouïe ! cet homme ne cessait de jurer et de vomir contre sa victime d'effroyables imprécations [...].⁷

5 Cette affirmation peut évidemment se mettre en doute. C'est *L'Anarchie, journal de l'ordre*, d'Anselme Bellegarrigue, qui sort quelques numéros en 1850, qui est d'habitude indiqué comme étant le premier véritable journal anarchiste. Mais il nous semble qu'on peut légitimement affirmer que les journaux de Proudhon sont ceux qui permettent de faire réellement le pas entre un républicanisme intransigeant et ce qui deviendra par la suite, dans toute sa variété et sa complication, le mouvement anarchiste, même si l'étiquette « anarchie » n'y est pas revendiquée systématiquement.

6 Jean-Didier Wagneur parle à raison d'une « une population de gens de lettres "incomplets", pauvres, déclassés [...] s'offrant comme les "journaliers" du monde de l'imprimé. [...] Plusieurs facteurs concourent à l'émergence de ce phénomène au mitan de la monarchie de Juillet. La tentation des lettres dépend certes toujours de la fascination romantique qu'exercent la littérature et la figure de l'artiste chez les jeunes, mais ceux-ci sont en surpopulation face aux possibilités d'assimilation par le champ littéraire et aux capacités d'édition et de représentation par la librairie et le théâtre » (549).

7 Cet extrait est du roman de A.-C. Blouet, *Le Mont Saint-Michel*, paru d'abord en feuilleton dans le journal *Le Peuple* de Proudhon, et recueilli ensuite en volume en 1850. Pour une analyse de ce roman et de la politique littéraire des quotidiens publiés par Proudhon, je renvoie à mon ouvrage *Nous nous reverrons aux barricades. Les feuilletons des journaux de Proudhon, 1848-1850* (Grenoble : UGA, 2021).

Les imprécations qui sortent de la bouche effrayante de cette apparition, l'auteur nous les épargnera. Mais sans devoir s'improviser trop grand prophète, on pourrait deviner qu'elles correspondent aux jugements colportés par la presse et les polémistes de l'époque pour dépeindre comme un ramassis d'aventuriers et de bandits les insurgés de juin 1832, qui s'étaient battus derrière cette fameuse barricade du cloître Saint-Merry que Victor Hugo saura faire passer à la postérité, en la transposant largement, dans ses *Misérables*. En effet, c'est déjà immédiatement après ces événements que parmi les républicains défaits on commence à s'inquiéter de l'image que la postérité se fera de leur épopée.

Le premier écrivain qui tente d'en reconstituer la geste – Marius Rey-Dussueil, auteur d'un roman, *Le Cloître Saint-Méry*, à la vie brève mais à l'influence durable – sait très bien pour quelles raisons ce devoir est une nécessité : « Si le succès avait couronné les efforts des héros du Cloître, on aurait laissé à d'autres le facile soin de les célébrer : la victoire ne manque jamais de flatteurs. Aujourd'hui c'était une affaire de conscience et de sympathie, un chant sur une tombe amie ; on ne pouvait hésiter » (Rey-Dussueil, 367-368). En effet, et en dépit des efforts de ce roman, que les autorités s'empresseront de faire interdire et lacérer⁸, on ne tardera pas à trouver que l'héroïsme altruiste et dévoué des révoltés peut se transformer, selon qu'on l'examine d'un côté ou de l'autre de la barricade, dans « la résistance criminellement héroïque des factieux » (Barthélemy, 29). En publiant dans les pages de son journal le roman de Blouet, qui reconstitue, sous une lumière on ne peut plus favorable, l'histoire de celle qui a été pour les uns une insurrection, pour les autres une émeute, Proudhon sait fort bien qu'il est en train d'opposer deux visions de la réalité historique, et que celles-ci, portées par la presse tout autant que par les historiens, sont mutuellement incompatibles. Mais la reconstitution romanesque proposée pour le divertissement – et surtout l'éducation – des lecteurs du *Peuple* se veut, explicitement, comme une entreprise de vérité. Elle s'oppose donc à une autre reconstruction, partielle celle-là, intéressée et mensongère, portée par les publications et les auteurs au service du pouvoir. Aucun compromis n'est désormais possible entre les parties. Les défenseurs de la monarchie attaquent, au moins autant que les combattants, ceux qui par la parole les ont soutenus ou le font encore, et qui à leurs dires jouent du statut de victime que leur confère leur position pour médire d'un pouvoir en réalité trop doux et tolérant :

D'autres font des pamphlets contre le pouvoir, que leur métier est d'accuser toujours et quand même, et ils tirent vanité de ce qu'ils appellent des persécutions. Éditeurs responsables des injures grossières et des calomnies d'une faction, moins la prison et l'amende, car ils passent leurs jours de prison dans des maisons de santé, et l'amende est payée pour eux par des souscriptions ; et ils appellent cela exposer leur fortune et leur vie, et braver l'horreur des cachots. (Pépin, 58)

Les révolutionnaires, eux, dénoncent au contraire des brimades qu'ils estiment très réelles : persécutions, meurtres, emprisonnements, déportations... Et pour bien marquer le coup et indiquer à ses lecteurs tout le crédit qu'il convient de prêter aux quotidiens, Blouet fait du traître de son roman le contributeur à « un journal que l'on dit d'une haute importance politique » (Blouet, 17), profession méprisante parmi toutes. Il ne s'agit plus dès lors, on le voit, de simple méfiance envers une presse à la solde des puissants, mais d'une opposition claire qui correspond au clivage politique qui s'instaure, à la définition progressive de blocs idéologiques non pas adversaires, mais réellement ennemis, qui

8 Sur l'auteur et les avanies souffertes par son ouvrage on lira l'article de Léonce Grasilier, « Marius Rey-Dussueil, l'auteur du roman *Le Cloître Saint-Méry* », article fort daté mais le seul à notre connaissance consacré exclusivement à cet auteur et à son livre.

choisissent de se nier réciproquement toute légitimité. Et ce combat se poursuivra donc dans la presse et à travers un discours sur elle, qui verra, d'un côté, les anarchistes donner naissance à une presse vivace mais souvent éphémère⁹, dénonciatrice infatigable des mensonges du gouvernement, prosélytiste et propagandiste, et de l'autre ce même pouvoir et les sphères intellectuelles qui le servent nier toute autorité à une critique portée par des feuilles ne jouissant d'aucune valeur symbolique (pour parler en termes bourdieusiens), sous la plume d'auteurs le plus souvent autodidactes, en marge de la culture tout comme de la société. Quoi qu'il en soit, et en dépit des désaccords parfois violents qui opposent la presse révolutionnaire à la presse bourgeoise, il demeure que « cette inscription du pays dans un cadre régi par l'écriture et la lecture périodiques », déjà « [l]argement achevée à l'aube de la Première Guerre mondiale, [...] constitue une mutation anthropologique majeure, aux sources de notre modernité médiatique » (Thérenty, 49). Ses conséquences seront multiples.

L'essor du « bourrage de crânes »

« Remplir l'esprit des peuples », disait déjà Virgile pour identifier le rôle principal de ce qu'il appelait la « renommée ». À partir de l'époque de la Première guerre mondiale on utilisera une nouvelle expression, destinée à une énorme diffusion, pour exprimer plus brutalement ce même concept : le bourrage de crânes. Comme le conseille un commentateur, « n'hésitons pas devant la locution affreuse et qu'il convient d'accepter comme toutes celles issues du sens populaire ; et tant pis s'il ne choisit pas les termes les plus élégants » (Dujardin, 42).

Comment définir la notion ? En 1919, les souvenirs du grand massacre encore frais, un journal syndicaliste suisse l'explique de cette manière :

Je ne sais pas ce que les dictionnaires diront, dans un quart de siècle, de l'expression « Bourrage de crânes ». Si j'avais à donner mon avis, j'engagerais la docte assemblée chargée d'épurer notre langue d'adopter la définition suivante : « Bourrage de crânes » : Système consistant à faire admettre pour vraies les choses les plus absurdes et les plus invraisemblables. Fut pratiqué avec succès durant la guerre mondiale, par la presse bourgeoise, comme moyen de propagande chez les petits bourgeois et chez les ouvriers. Son usage fut d'autant plus répandu que la crédulité publique était déconcertante. De nombreux journalistes, à force d'user de ce système, finirent par être eux-mêmes victimes de leur propre bourrage.¹⁰

Le succès de cette « expression populaire qui a fait fortune, aussi bien sur le front qu'à l'arrière », qui risque, en cultivant le cynisme, de nullifier les efforts du gouvernement de contrôler l'opinion publique, est tel que les autorités ressentent la nécessité de tenter d'en enrayer la diffusion. C'est ce qui ressort notamment d'un dialogue imaginaire entre deux poilus paru dans le journal des tranchées *L'Horizon*, et reproduit dans le *Bulletin des armées de la République*. À son ami qui lui demande « Qu'est-ce que tu as donc contre cette expression ? », l'autre poilu répond :

9 Sur la presse anarchiste le travail essentiel est celui de René Bianco, *Un siècle de presse anarchiste d'expression française : 1880-1983*. Voir également son article « Regards sur l'édition libertaire en France ». Sur le développement de la presse française en général, l'ouvrage de référence est celui de Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Thérenty et Alain Vaillant, *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle*.

10 Philos. « Simples propos – Bourrage de crânes ». *Le Métallurgiste. Organe officiel de la Fédération suisse des ouvriers sur métaux et horlogers*, 1er février 1919.

Elle me dégoûte. J'ai vu tant de niais se croire spirituels et très supérieurs et très malins pour avoir dit : « bourreur de crâne ! »... Tu sais que nul ne croit aussi souvent qu'un bête se moque de lui, alors que personne n'y songe. Nul, de même ne croit aussi souvent qu'un serin qu'on veut lui bourrer le crâne. [...] On dit « bourrage » et cela dispense de tout esprit critique. [...] À nous de distinguer ce qui est le bourrage admissible, plaisant, utile même.¹¹

Ce qui – on en conviendra à la lecture des trois adjectifs qui suivent le mot « bourrage » dans cette dernière phrase – représente en soi un brillant exemple de bourrage de crânes, si on veut bien comprendre celui-ci comme « l'opération qui consiste à tromper son lecteur pour le [sic] faire adopter un point de vue faux, sans qu'il s'en rende bien compte »¹², en le flattant au besoin pour lui faire confondre l'esprit critique avec le choix délibéré de ne pas l'exercer, et de trouver de surcroît du bon dans les bobards qu'on lui sert. Pour emprunter les mots d'Henri Barbusse – le célèbre romancier du *Feu* – dans un contexte à peine autre, « le fait que les derniers avocats de théories aussi artificielles, aussi fabuleuses et aussi sottes, osent se réclamer de la logique, n'est pas un des phénomènes les moins extraordinaires du "bourrage de crâne" contemporain »¹³. Ou pour reprendre un autre jugement pertinent, paru dans une revue humoristique et néanmoins patriote et guerrière : « Le bourrage de crâne, au demeurant, est une belle chose, mais il convient de ne pas forcer la dose : les crânes sont sujets à éclater »¹⁴. Ce qui, s'il faut en juger par les débats nombreux et acrimonieux sur le concept et les mots qui le qualifient, est un danger qu'on pouvait trouver, dans certains milieux, aussi présent que celui des bombes...

S'il est une expression qui demeure associée à la Première guerre mondiale dans l'esprit de la population, ce sera donc bien celle-là, qui résume efficacement le détournement par les autorités, soucieuses de contrôler et d'orienter les informations, du pouvoir de persuasion qu'on reconnaît universellement appartenir au domaine en expansion irrésistible de la presse. La généralisation du phénomène appelle, chez ses opposants politiques, quantité d'essais de définition, tous plus ou moins compris comme des tentatives de mieux comprendre la chose, qui permettraient de la combattre plus efficacement. Le besoin, fortement ressenti, on le voit, était-il aussi essentiel qu'on l'a cru ? La présence persistante et obsédante du bourrage de crânes pendant la guerre a parfois porté à surestimer son influence effective, du moins sur les troupes qui devaient en principe en être l'objectif principal. S'il faut en croire les historiens, les soldats au front lisaient effectivement avec plaisir et assiduité la presse quotidienne, qu'ils se faisaient largement livrer – et donc, il va de soi, principalement si ce n'est exclusivement la grande presse bourgeoise, la plus infectée par le virus de la désinformation. Mais cela ne signifie guère que les lecteurs de ces feuilles – qui voyaient souvent dans la cérémonie de la lecture des journaux, dans bien des cas commune et à voix haute (comme cela se faisait dans les maisons ouvrières pour les romans-feuilletons), une façon de recréer un minimum de normalité dans un milieu qui n'avait rien du tout de normal – étaient par définition incapables de faire montre d'un minimum de cette distance critique que même le *Bulletin des armées*, à sa façon perverse, voulait bien leur attribuer. Ainsi que l'explique Benjamin Gilles,

11 Reproduit dans le quotidien *La Liberté* (Fribourg), 8 septembre 1917. Ou encore, de manière plus subtile, un quotidien catholique exprime le même principe de cette manière : « Excellente défense, le scepticisme qui s'entête peut être sot à son tour : et c'est alors du bourrage de crâne sur soi-même » (L'Apprenti. « Ce que disent les autres ». *L'Œuvre*, 9 juin 1917).

12 E.-P. G. « Contre les bourreurs de crâne », *La Sentinelle* (La Chaux-de-Fonds), 28 février 1918.

13 Barbusse, Henri. « Le Sentiment national », *La Sentinelle*, 29 août 1919.

14 « Il y a la manière ». *La Baïonnette*, 13 juin 1918, p. 3. Article non signé.

[bien] qu'étroitement contrôlés et très critiqués par les combattants pour ce motif, les journaux continuent à jouer un grand rôle au front. L'attitude des soldats n'est donc pas aussi univoque que ce que semble affirmer l'idée communément admise d'une presse vecteur du bourrage de crâne. L'examen des pratiques de lecture amène en effet à nuancer cette vision. (Gilles, 15)

Ou pour l'expliquer avec l'humour d'Élie Faure (historien de l'art, et en tant que neveu d'Élysée Reclus, libertaire au moins honoraire) : « Les journaux trouvent la guerre drôle, mais ceux qui sont à la guerre ne trouvent pas drôles les journaux. Les journalistes trouvent très bon le moral des poilus, mais les poilus trouvent trop bon le moral des journalistes » (Faure, 213). Cela n'empêche que les histoires relatées par la presse enthousiaste sont à un tel point épatantes que, s'il faut en croire Roland Dorgelès, elles finissent par clouer le bec des pauvres poilus en permission, qui en font un véritable complexe d'infériorité :

Il avait lu dans les journaux des récits stupéfiants qui l'avaient rendu honteux : le caporal valeureux qui, à lui seul, exterminait une compagnie avec son fusil mitrailleur et achevait le reste à la grenade ; le zouave qui enfilait cinquante Boches à la pointe de sa baïonnette ; un bleu qui ramenait de patrouille une ribambelle de prisonniers, dont un officier qu'il tenait en laisse ; le chasseur à pied convalescent qui se sauvait de l'hôpital en apprenant que l'offensive était commencée, et allait se faire tuer avec son régiment. Quand il avait lu un de ces récits-là, il n'osait plus placer les siens, se rendant compte que ses petites anecdotes ne feraient aucun effet au milieu de ces faits d'armes (Dorgelès, 414-415)

Tout le monde ne réagit toutefois pas en montrant la résignation du soldat de Dorgelès. Victor Méric, le plus inébranlable des pacifistes d'assaut de l'entre-deux-guerres, se rappelle ainsi la réaction des lecteurs aux communiqués triomphants des premiers jours du conflit :

Hein ! ces journalistes bourreurs de patates. [...] Mais quelle bande d'enfiévrés ! Le jour de la déclaration de guerre, qu'est-ce qu'ils nous mettaient ! Les Allemands étaient désarmés. Pas un soldat, pas un fusil. On n'avait qu'à prendre le train pour se rendre directement à Berlin. Ça ne traînerait pas. Et le lendemain... Rencontre émouvante à la frontière entre les as de l'aviation, les nôtres et les leurs. Les Boches en fuite ne pouvant tenir le coup. Toutes les villes du Rhin bombardées, incendiées... Ah ! les bobards ! les bobards !... (Méric 1930, 57-58)

Ce qui ne signifie pas, bien évidemment, que la lecture des nouvelles ne soit aussi fonction du désir des poilus d'apprendre des faits susceptibles de leur donner espoir. Faure, encore lui, note « [l']incroyable rapidité de propagation des fausses nouvelles, surtout quand elles sont bonnes » (Faure, 2). « On croit facilement ce qu'on désire », disait Gustave Hervé (198), qui savait de quoi il parlait¹⁵.

15 Militant socialiste, Gustave Hervé (1871-1944) fut le représentant le plus exubérant de l'antimilitarisme et de l'antipatriotisme avant la Première Guerre mondiale. Inculpé nombre de fois, notamment en 1905 pour avoir signé la célèbre « affiche rouge » aux conscrits, Hervé fut rédacteur du journal *La Guerre sociale* de 1906 à 1915, sur les pages duquel il prônait la grève insurrectionnelle. Il reste maintenant connu surtout pour son revirement soudain et total, qui l'amena à se rallier à l'Union sacrée et à utiliser ses énormes dons de propagandiste dans un sens tout autre que celui pour lequel il les avait mis en œuvre pendant toute sa carrière politique, fort agitée. Sur lui on lira la notice très documentée du dictionnaire Maitron (en ligne : <https://maitron.fr/spip.php?article73157>).

La progression constante dans le tirage des journaux, qui passe de 5,5 millions d'exemplaires par jour en 1912 à 6,5 millions en 1917, montre bien qu'il y a un problème « avec l'idée généralement admise d'une propagande verticale, complètement subie et rejetée par l'opinion publique et par les soldats » (Gilles, 16). Ou du moins, allons-nous nous permettre de nuancer, par cette partie de l'opinion publique qui porte l'uniforme ; car si l'expérience du front peut servir de vaccin très efficace pour guérir tout lecteur de la presse bourgeoise de l'envie de croire littéralement aux envolées lyriques de Barrès, de Léon Daudet et de leurs épigones, rien ne démontre au-delà de tout doute légitime que la même chose soit nécessairement valable pour les bourgeois de l'arrière.

De fait, les condamnations du bourrage de crânes que les anarchistes publient inlassablement s'adressent beaucoup moins aux combattants – que l'on représente comme parfaitement capables de se rendre compte tout seuls de la réalité, même s'il leur manque la force de se révolter¹⁶ – qu'à la population dans son ensemble, qui, elle, ne peut avoir qu'une vision filtrée de ce qui se passe réellement. La presse libertaire tentera donc de dire ce qui doit être tu et de révéler au peuple les dessous des cartes de cette guerre qu'on lui sert comme une promenade d'agrément. Cela dans les limites, évidemment très étroites, autorisées pendant le conflit par dame Censure, dite Anastasie¹⁷...

Une presse aussi vivace que fragile

En l'espace d'un peu plus d'une soixantaine d'années depuis les tentatives de Proudhon d'investir cette industrie – tentatives contrecarrées à chaque pas par le pouvoir, qui ne cesse d'interdire ses journaux – le développement de la presse devient donc tel que lors du début de la guerre, en 1914, « 10 millions de journaux sont vendus quotidiennement pour une population de 40 millions d'habitants » (Gilles, 8). Il faut bien dire que les journaux progressistes n'ont pas le vent en poupe. *Le Petit Journal*, *Le Petit Parisien*, *Le Matin* et *Le Journal* règnent sur un panorama journalistique en passe de se transformer en véritable « champ médiatique » dans l'acception moderne du terme. C'est, disent les historiens, « précisément [le] moment où, après un siècle de combat pour la liberté d'expression, la République permet enfin à l'esprit doctrinaire de se manifester dans toutes ses variantes » (Delporte 1998, 94). Ou presque toutes. Les anarchistes, dont les publications font l'objet d'une censure féroce – des journaux comme *Ce qu'il faut dire...*, de Sébastien Faure, montrent des trous béants à chaque page et des articles entiers sont sabrés – font pendant cette époque l'expérience douloureuse d'une marginalisation croissante et d'une impuissance presque totale¹⁸.

L'Union sacrée marque la fin du projet pacifiste d'empêcher la guerre à travers le refus des classes populaires de se laisser embrigader, et des défections symboliques importantes (Gustave Hervé, Jean Grave, Charles Malato, Kropotkine...) provoquent des divisions incurables au sein du mouvement. Quand le moment viendra de déterminer quels

16 Pour se faire une idée de la représentation des poilus dans la presse libertaire, nulle meilleure manière que de lire les contes publiés par Brutus Mercereau dans *La Revue anarchiste* dans les années vingt, qui brocardent tout aussi bien les riches bourgeois que les pauvres trop dociles, dépeignant la guerre mondiale comme une redite de la guerre sociale, opposant les diverses classes au sein du même pays. Sur Mercereau, je renvoie au chapitre qui lui est consacré dans mon livre *La littérature de l'anarchisme*.

17 On attribue au dessinateur André Gill (1874) la première représentation de la censure comme une vieille femme acariâtre, munie de grands ciseaux.

18 Un commentateur de l'époque résume la situation succinctement : « La presse est une arme de la défense nationale que ne pouvait négliger le gouvernement. [...] Il devint impossible de discuter la gestion et les actes de nos gouvernants. La critique fut interdite ; on ne laissa plus passer que les approbations, les louanges et les flatteries. Les journaux qui ne voulaient pas se plier à cette règle du "bon plaisir" furent impitoyablement saisis ou suspendus » (Ari-Paris. « Vive la République ! ». *Agence Républicaine d'Informations Politiques, Financières, Économiques*, 25 août 1917).

ont été les obstacles ayant causé la faillite des stratégies libertaires, l'ennemi principal sera rapidement identifié, sans grande surprise : « savamment propagés, fausses nouvelles, mensonges, bourrages de crâne, permettaient aux gouvernements de tenir en laisse les peuples domestiqués »¹⁹. Victor Méric, posant de nouveau dans les années trente la question éternelle des pacifistes – comment susciter la mobilisation populaire nécessaire pour éviter un nouveau conflit ? – n'hésite pas à pointer du doigt l'ennemi à abattre :

Certes, si, en août 1914, il s'était levé des centaines de milliers d'hommes clamant ce « Non ! » par-dessus les frontières, il est probable que les dirigeants et les profiteurs auraient réfléchi sur le seuil de la fangeuse et sanglante aventure. On n'a pas trouvé ces hommes. Le bourrage de crâne intensifié a fait ses ravages dans les esprits. (Méric 1932, 220-221)

Celle qu'on appellera plus tard la propagande, « est la distillation d'une drogue infernale, avec laquelle on vous saoule et que l'on vous rend fou ». Et les responsables de la diffusion de cette « usine de putréfaction de la pensée et de la vérité », les « courtisans » du « règne des bourreurs de crâne » sont les « [é]crivains, journalistes, artistes aux âmes de bovidés et la grande presse avec ses millions de lecteurs à la mentalité de cochons d'Inde »²⁰.

La constatation que la bataille la plus importante – la première, celle dont toutes les autres dépendent – a été gagnée par la désinformation, ne fera que renforcer, chez les militants et écrivains du drapeau noir, le désir de contrecarrer l'entreprise d'abrutissement et d'abêtissement des masses par la publication d'ouvrages et d'imprimés qui révéleront aux lecteurs abusés la réalité des faits et les bonnes recettes politiques et sociales pour se protéger et accélérer la venue du « grand soir » tant espéré. Et cela à tel point qu'il ne serait pas exagéré d'affirmer qu'avant toute autre chose, et en dépit de ses engagements sociaux très réels et de sa présence physique effective tant sur les places que dans les milieux ouvriers, le mouvement anarchiste français se définit principalement par sa production d'écrits. Cette réaction, cette volonté de se réapproprier le domaine de la presse pour empêcher la diffusion auprès des masses de contre-informations qui lui sont nocives, est de fait un trait commun au sein de tous les mouvements de la gauche européenne en cette époque, et les anarchistes n'auraient pas hésité à faire leur cet appel du quotidien socialiste *La Sentinelle* :

Il est [...] d'une extrême importance pour ceux qui aspirent de toutes les forces de leur être à une profonde et durable révolution sociale, que l'on défende et répande la pensée socialiste avec vigueur et qu'on réagisse contre l'empoisonnement de la presse bourgeoise. Depuis cinq ans, celle-ci a étalé un tel cynisme dans le bourrage de crâne que cela devient une œuvre de salubrité publique que de la combattre. Pour cela, il faut lui opposer une presse capable de lui faire concurrence par la richesse de l'information et la variété de ses articles, par l'intérêt de ses feuilletons comme par la vigueur de ses articles de propagande. Une presse qui ait comme mot d'ordre « La vérité, toute la vérité » et « Lutte impitoyable contre le capitalisme cause des souffrances du peuple ».²¹

Volontiers rhétorique, vengeresse, aux tonalités dramatiques ou excessives dictées par les besoins d'une propagande qui se doit d'être simple, claire, et de provoquer des sentiments forts, la dénonciation anarchiste de la partialité de la grande presse n'est pas pour autant essentiellement fausse – surtout alors que celle-ci « participe à bâtir le

19 Lacaze-Duthiers, Gérard de. « Un livre à lire et à relire. *Debout les vivants !* par Victor Marguerite ». *La Patrie Humaine* no 34, 6-19 août 1932. Les références à cet auteur seront désormais abrégées LD.

20 « Le Virus actuel. Le bourrage de crânes ». *Ce qu'il faut dire...* 10 novembre 1917. Article non signé.

21 Graber, E.-Paul. « Pour briser le chaînon ». *La Sentinelle*, 22 septembre 1919.

consensus républicain et contribue à l'homogénéisation sociale par la diffusion de modèles de référence », pendant que l'état, dont les intérêts sont convergents, « lève tout obstacle à son développement » (Delporte 1998, 119) en guise de remerciement. De fait, la politique médiatique du mouvement anarchiste, depuis la création des *Temps Nouveaux* de Jean Grave en 1895, du *Père Peinard* d'Émile Pouget et du *Journal du Peuple* de Sébastien Faure en 1899, en pleine affaire Dreyfus, de *l'anarchie* d'Albert Libertad en 1905, ou encore de *L'insurgé* d'André Colomer en 1925 – pour ne citer que certains journaux parmi les plus significatifs et influents – sera toujours marquée par une opposition sans concessions au monde de la grande presse commerciale bourgeoise et ne changera pas. Évoquant, à un demi-siècle de distance, la situation politique et culturelle du début du siècle, Gérard de Lacaze-Duthiers ne peut s'empêcher de revenir, en des termes guère ambigus, sur l'opinion qu'il a souvent exprimée sur le monde du journal, dont l'état, estime-t-il, aurait même empiré avec le passage du temps :

On ne peut plus lire un journal sans être écœuré. C'est, d'un bout à l'autre, un étalage de contre-vérités, dont rien n'approche, avec illustrations à l'appui. Une telle presse, arrosée par des bas-fonds secrets, ne peut que mystifier ses lecteurs. Ils ont la presse qu'ils méritent. Il n'y en a que pour les boxeurs, les cabotins, les m'as-tu-vus et les petits prodiges. Qu'attendre d'une telle presse soumise aux puissances d'argent, toujours prête à jeter le trouble dans les esprits et à provoquer la panique ? Il y avait en 1900, des « torchons » aussi sales que ceux d'aujourd'hui, mais ils étaient moins nombreux. A présent ils sont légion. La race des journalistes qui font proprement leur métier est près de s'éteindre. Il en reste heureusement quelques-uns, mais ils ont bien du mal à caser leur copie. La presse est bâillonnée et réduite en servage. Les journalistes sont comme les concierges, si on leur graisse la patte, ils se taisent ! (LD 1957, 446-7)

Les allusions sont-elles assez claires ? Dans l'opinion du libelliste libertaire, la presse, qui s'était discréditée en se faisant le vecteur des mensonges du pouvoir pendant la guerre, est tombée encore plus bas – si la chose est possible – à la suite des divers scandales politico-financiers de l'entre-deux-guerres, et ne s'est jamais réellement remise de la crise qui l'a frappée²². Les plumes à son service cumulent tous les défauts. Si on veut médire de quelqu'un, on peut le traiter d'« ignare [...] autant que les journalistes, ce qui n'est pas peu dire » (LD 1939, 18). Les décennies passent, mais l'analyse demeure la même ; à la fin des années cinquante, Lacaze-Duthiers peut encore juger en bloc le milieu de la presse, de quelque horizon qu'il soit, en déclarant que « [t]outes les feuilles publiques, de gauche, de droite ou du milieu, renforcées par des radotages séniles, se sont donné le mot pour accoucher des mêmes bourrages de crâne »²³ (LD 1958, 24).

Vue dans le cadre de ces rapports pour le moins antagonistes, l'hostilité anarchiste au « bourrage de crânes » et aux journalistes vendus qui s'en font les promoteurs pourrait se

22 Voir sur ce thème l'article de Christian Delporte « Les journalistes dans l'entre-deux-guerres : Une identité en crise ».

23 Il est d'ailleurs intéressant, et révélateur, de voir comment l'analyse de Lacaze-Duthiers et de ses confrères peut encore être reproduite non pas dans les mêmes termes, mais essentiellement sur les mêmes bases, et avec les mêmes conclusions, en Amérique du Nord à la fin des années quatre-vingt du vingtième siècle. On renvoie pour cela à l'étude classique de Herman et Chomski, *Manufacturing Consent, The Political Economy of the Mass Media*, où les auteurs démontrent que « [s]ome propaganda campaigns are jointly initiated by government and media; all of them require the collaboration of the mass media » (33) et concluent que « [i]n sum, the mass media of the United States are effective and powerful ideological institutions that carry out a system-supportive propaganda function by reliance on market forces, internalized assumptions, and self-censorship, and without significant overt coercion » (306). Ce dernier point étant le seul qui distingue ce système de celui en œuvre dans la France de l'entre-deux-guerres.

traduire uniquement par un face-à-face stérile, destiné à se prolonger en adoptant toujours les mêmes formes et les mêmes formules, sans autre espoir de parvenir jamais à une résolution, si ce n'est le jour – que même les plus optimistes des militants, depuis 1914, ne considèrent plus imminent – de la révolution sociale. La critique libertaire du discours médiatique se résume alors à une dénonciation aux tonalités volontiers moralisantes, où l'intérêt de l'affaire réside avant tout dans l'habileté d'écriture des écrivains qui s'y adonnent – un exercice de style à valeur de témoignage plutôt que de projet. Du moins, telle serait une conclusion acceptable s'il ne s'était trouvé des écrivains pour élargir le champ de la critique et la faire passer de l'épiphénomène historiquement daté du « bourrage de crânes » – et de ses avatars plus récents aux définitions plus anodines : la désinformation, la manipulation délibérée du public – à une sphère plus large et en même temps plus fructueuse.

De la chose au mot – Manuel Devaldès et sa critique de la langue

En 1927, Manuel Devaldès fait paraître un petit volume qui montre que les « années folles » et leurs plaisirs n'ont pas effacé les souvenirs du conflit de toutes les cervelles. *Des cris sous la meule* – sous une forme mêlant littérature et écriture pamphlétaire – fait le tour d'une kyrielle de problèmes sociaux qui restent loin d'être résolus et qui, de l'avis de l'auteur, dont la boule de cristal fait d'excellentes preuves, risquent fort, si on ne les affronte, d'envenimer le présent et de causer à l'avenir une nouvelle guerre. À cette époque, Devaldès (pseudonyme adopté par Ernest Lohy, Normand, employé des chemins de fer et auteur prolifique) était déjà devenu une figure connue dans le milieu de la culture comme dans celui de la politique. En 1914, un journal le qualifiait ainsi :

Manuel Dévaldès est un écrivain d'art et d'action dans toute l'acception du mot. Depuis près de vingt ans, il n'a cessé de semer les idées les plus généreuses en mainte brochure, et en un très grand nombre de revues. Romancier, poète, critique de grande envergure, Devaldès est un sympathique, et un convaincu, ce qui est rare par ces temps d'arrivisme.²⁴

Son parcours, en effet, est digne d'être remarqué. En 1896, pendant la grande époque des petites revues, il crée la *Revue Rouge*, qui produira en deux ans huit numéros où figureront des signatures prestigieuses, parmi lesquelles celles de Félix Fénéon, Henry Bauër (le fils naturel d'Alexandre Dumas), Laurent Tailhade, Zo d'Axa, et même Verlaine – dont le dernier poème, « Mort », paraît dans le premier numéro – illustrée de surcroît par les magnifiques dessins du Suisse Théophile-Alexandre Steinlen, l'auteur d'œuvres qui feront l'attrait de bien des publications anarchistes de l'entre-deux-siècles. L'année suivante, Devaldès publie son premier livre, *Hurles de Haine et d'Amour*, qualifié de « charmant recueil de poésies où [il] affirme de façon superbe son dédain pour la règle parnassienne »²⁵, et autrement largement ignoré par la critique à l'exception de Gérard de Lacaze-Duthiers, qui reconnaît et signale dans la presse les qualités prometteuses de ce jeune auteur de vingt-deux ans. Mais c'est en 1900 – époque, pour le dire avec Lacaze-Duthiers, « où l'on croyait que le monde allait vraiment “changer de base” » (LD 1953), lorsque se tient à Paris la première conférence internationale des ligues néo-malthusiennes, que Devaldès fait une rencontre qui va marquer sa vie et en modifier en grande partie la direction : celle de Paul Robin, qui avait fondé en 1896 la « Ligue de la régénération humaine », dont le journal, *Régénération*, allait paraître jusqu'en 1908. La propagande pour la réduction des naissances et le soutien de la contraception sont vite appréciés dans

24 Les Routiers. « Manuel Devaldès ». *L'Aurore*, 7 juillet 1914.

25 Scaramouche. « Ça et là ». *L'Aurore*, 18 août 1898.

les milieux anarchistes individualistes, chez Libertad à *l'anarchie*, tout comme chez Sébastien Faure au *Libertaire*, et même si « ni Proudhon, ni Bakounine, ni Kropotkine n'ont admis comme moyen de combat social la "limitation des naissances prolétariennes" [...] le néomalthusianisme figure vite au rang des principes libertaires » (Ragon, 416). Dès lors, Devaldès mélangera inextricablement l'activisme individualiste et néo-malthusien et l'écriture littéraire. Insoumis pendant la guerre, il se réfugie en Angleterre, où il apprend la langue et écrit des études critiques d'une grande perspicacité sur des auteurs tels Herbert Spencer, Shelley, Thomas Huxley et Bertrand Russell. Il signe pour la série « Portraits d'hier », à laquelle contribuent entre autres des noms comme Léon Werth, Victor Méric, Élie Faure et Paul Signac, une étude fort approfondie sur Balzac²⁶. Il publie encore pendant sa carrière deux recueils de nouvelles dans la collection de la « Bibliothèque de l'Artistocratie » de Lacaze-Duthiers, *La Fin du Marquis d'Amercoeur* et *Chez les Cruels*, mais est surtout actif dans la presse anarchiste, contribuant à d'innombrables publications et signant un grand nombre de brochures de propagande, jusqu'à sa mort survenue en 1956²⁷.

Dans *Des cris sous la meule*, ouvrage recueillant « aphorismes, réflexions et boutades, écrits selon le mode pamphlétaire, dans un style mordant, par un écrivain qui ne mâche pas les vérités »²⁸, Devaldès relate une histoire basée sur son expérience personnelle, alors qu'il travaillait comme correcteur pour un journal financier²⁹. Détail intéressant, ce qui attire son attention ne sont pas les nouvelles éventuellement fausses ou tendancieuses qu'on propage à travers cette publication, mais bien le langage qui domine dans ses pages :

Le rédacteur [...] devait avoir un vocabulaire fort restreint, car un de ses clichés revenait très fréquemment sous sa plume : il affirmait sans cesse la nécessité de « secouer la conscience nationale ». La « conscience nationale », c'est un prunier comme un autre... Mon jardinier, je veux dire mon journaliste, depuis longtemps plantait, arrosait, fumait, taillait, greffait, élevait et soignait la « conscience nationale », sous les ordres de son patron, c'est-à-dire le directeur du journal, une sorte de tâcheron qui pour le compte des propriétaires avait entrepris cette culture d'une manière intensive, lorsque, vers le mois d'août 1914, l'ordre vint de secouer. On avait si bien cultivé et depuis si longtemps que la récolte promettait d'être abondante. Et, de fait, de ce moment jusqu'à la fin, notre jardinier, comme ses confrères, secoua à tour de bras, à perdre haleine, à se rompre la moëlle. Que de milliers de prunes sous son ahan jonchèrent la terre !

26 *Le Travailleur Normand* (No 958, dimanche 30 mai 1909) présente ainsi l'analyse et la revue : « C'est Honoré de Balzac que Manuel Devaldès nous présente dans le n°5 de *Portraits d'hier* qui vient de paraître. Cette étude remarquable sur l'auteur de la Comédie humaine arrive juste au moment où le monde des lettres s'apprête à fêter le 110^e anniversaire de la naissance de Balzac. C'est dire tout l'intérêt que présente ce numéro. *Portraits d'hier* est bien la plus audacieuse tentative de vulgarisation littéraire, artistique et scientifique. Chaque numéro est magnifiquement illustré et l'éclectisme qui a présidé au choix de la collaboration est le plus sûr garant de l'intérêt passionné que suscitera l'œuvre entreprise. »

27 Sur la vie et l'œuvre de cet auteur on peut conseiller l'introduction de Marc Larralde au recueil *Un En-dehors : Manuel Devaldès*, le numéro de *L'Unique* sorti la même année avec des contributions de E. Armand, Jeanne Humbert, Gérard de Lacaze-Duthiers, Ixigrec, F. B. Conein et A. Bailly, et encore l'avant-propos de Marie-France de Palacio à la republication des *Contes d'un rebelle*.

28 Description publicitaire figurant au dos de la brochure de Devaldès, *Félix Le Dantec et L'Égoïsme*.

29 Devaldès, comme bien d'autres militants anarchistes, a travaillé à plusieurs reprises comme correcteur (aussi pendant son exil anglais). Lacaze-Duthiers mentionne parmi les manuscrits inédits de Devaldès des « Souvenirs d'un correcteur », « contenant de précieux renseignements et d'amusantes anecdotes sur cette catégorie de travailleurs ignorée du grand public. J'avais été à son côté correcteur pendant cinq ans, après la drôle de guerre, dans une entreprise de presse de la rue Réaumur et j'avais pu apprécier sa bonne camaraderie » (dans *L'Unique*. Supplément aux nos 113-114, 1957).

Mais il est infatigable. Avec une allure de rustre fou des senteurs d'une vendange écrasée, il prépare dès maintenant la prochaine secouée. Un nouveau cliché, une enfilade de mots tirée d'un apophtegme de « grand homme » reparaît souvent sous sa plume : « Des enfants, encore des enfants, toujours des enfants ! » Et comme, ver de terre aspirant à l'étoile, il aime les images, on pense qu'il veut dire : « Des prunes, encore des prunes, toujours des prunes ! » afin de pouvoir de nouveau, bientôt, « secouer la prunier » de la « conscience nationale ». (Devaldès 1927, 94-95)

En bon néo-malthusien, peu sensible à l'appel biblique à la reproduction incessante et convaincu de l'utilité de la stratégie de la réduction des naissances dans la lutte contre la guerre, Devaldès propose la métaphore du jardinier pour condamner l'effet délétère du discours propagandiste de la presse sur le public crédule. On se demande ce qui l'a retenu de parler de poires plutôt que de prunes, mais il a peut-être jugé la comparaison trop transparente. Ce qui compte, toutefois, et ressort au milieu des condamnations moins imaginatives des méfaits des médias servies par la presse au sein de laquelle il exerçait, est l'accent mis sur le « cliché », « l'enfilade de mots », « l'apophtegme », ou pour parler moins choisi, le proverbe, la phrase toute faite, le lieu commun. Ce n'est donc pas tant le *message* du journal qui est critiqué ou incriminé, mais la langue même qui le compose, porteuse de sens en tant que telle avant même, et au-delà, de toute intention propagandiste de la part de l'auteur. Le danger ne vient donc pas tant du mensonge délibéré – qui ne doit pas être sous-estimé mais n'est pas le seul coupable – que du vocabulaire utilisé pour communiquer les concepts néfastes qui permettent d'aussi sanglantes cultures que celle des pruniers dont il est question dans cette anecdote. Ainsi, Devaldès identifie dans les formes de la communication, dans les constructions linguistiques figées utilisées par les journalistes – au service de ceux qui tomberaient de haut si, au lieu de pruniers, on secouait des cocotiers – le problème fondamental à résoudre. C'est que le « vocabulaire fort restreint » se transforme de défaut en avantage si on le regarde d'un certain point de vue pervers : « Le journaliste aime le cliché : plus il en emmagasine dans sa mémoire, moins il a besoin de penser, et tel est l'idéal de cette machine à écrire » (Devaldès 1927, 94).

La production industrielle des nouvelles favorise par sa nature même, et en raison de ses besoins, l'utilisation constante de concepts acquis, coulés dans des formes verbales reconnaissables qui brouillent la frontière entre la (prétendue) sagesse et la banalité. Et l'auteur de donner un aperçu de cette fabrique automatisée de la parole et des séries de mots d'ordre qu'elle a produits en soutien de l'effort de guerre national :

Voici Robert Macaire³⁰, patron de journal... qui inspire « l'âme du pays » et enregistre « les hauts faits de la plus grande histoire ». Le journaliste, pétomane de la pensée, explose en mots « spirituels » destinés à « soutenir le moral de la population ». De temps à autre, il fait une trouvaille : le « matériel humain », le « rouleau compresseur » de la Russie, le « réservoir d'hommes » de l'Amérique, le « pain K K »³¹ de l'Allemagne, le « tac-tac du moulin à café des mitrailleuses », le « tir de pilonnage », l'« offensive de paix ». Lui aussi, il fait la guerre à sa façon, devant un picon inspirateur – depuis qu'il n'y a plus de

30 Personnage figurant dans le mélodrame *L'Auberge des Adrets* de Benjamin Antier, incarné sur les planches par Frédérick Lemaître en 1823, Robert Macaire est devenu le symbole de l'affairiste sans scrupules, grotesque autant que repoussant.

31 « Kriegs Kartoffelbrot » (pain de guerre de pommes de terre), contenant également de la farine de seigle et parfois de la paille hachée, distribué aux troupes allemandes pendant la guerre. La sonorité du terme fut utilisée par la propagande française, en raison de ses allusions scatologiques, pour l'opposer au « bon pain blanc » qu'on disait être distribué aux poilus dans les tranchées.

pernod – en préparant « le verdict de l'opinion publique universelle » contre « un ennemi qui foule aux pieds les droits les plus sacrés ». (Devaldès 1927, 25)

La « novlangue », comme l'appellera Orwell, généreusement créée par la presse pour convaincre la population de la nécessité de faire bloc face à l'ennemi, fait souvent les frais de la critique anarchiste. Brutus Mercereau, écrivain habitué des feuilles libertaires, avait consacré une nouvelle au « pilonnage » qu'évoque Devaldès, inventé et perpétué selon lui par les industriels pour prolonger la guerre, parce qu'« il y a encore à l'Arrière de la ferraille à vendre ». Le nouveau vocabulaire déguise une réalité dont l'auteur souligne les ressemblances que le pouvoir veut minimiser à travers ces termes. Le pilonnage est pour les Boches. Les Français, on les bombarde seulement ; « chez nous c'est pour la France ! De l'autre côté de la barricade, c'est pour le roi de Prusse... Et pour finir, vous travaillez pour le compte des mêmes patrons »³².

La dénonciation de Mercereau – comme cela est typique chez les écrivains anarchistes – ne vise pas seulement les responsables de la production de cette propagande abrutissante. Elle attaque tout autant les soldats qui la gobent de manière acritique. Le monologue qu'il adresse au poilu ne fait aucun effort pour... le caresser dans le sens du poil : « Ils t'ont fait à leur goût [ceux de l'Arrière] : hirsute, bien sale, bien bête, et toujours prêt à être accommodé à toutes les sauces. Tu es le chef-d'œuvre du siècle. Oui, le chef-d'œuvre ! Et encore, tu n'as pas l'air de t'en douter. Il est vrai que tu es si bête... ». Devaldès ne procédera pas autrement en exoriant les tourneurs de casaque qui répètent maintenant en boucle les phrases toutes faites de la propagande, les « inénarrables pacifistes acclamant “la guerre qui tuera la guerre”, la “dernière des guerres” »³³ (Devaldès 1927, 26), ou le « [p]auvre “héros”, motif de rhétorique, pâte à métaphores et à catachrèses » (Devaldès 1927, 31), qui avale passivement tout ce qu'on lui demande d'avalier. C'est que le langage est en réalité la première victime de la guerre, déformé, malaxé, travesti par les intérêts des puissances qui doivent persuader aux masses du besoin impérieux de se faire tuer pour défendre la nation. Et alors Devaldès, le pourfendeur de la presse, n'oublie pas non plus de rappeler dans quelle autre « littérature » la langue fait l'objet de soins qui la vident de son sens pour lui en attribuer de nouveaux plus susceptibles de modifier la réalité dans le sens qu'on souhaite :

Un sentiment de colère s'empare de quiconque est de mentalité propre et probe devant le style alambiqué, les pensées tortueuses, les distinguos hypocrites de la littérature ecclésiastique de guerre, qui ont pour unique objet, sous la plume et dans la bouche des prêtres, d'accorder la condamnation du mal par Jésus avec la nécessité pour l'Église, instrument des dominateurs et des parasites, d'aider au rabattage du « matériel humain » et à la poursuite de la guerre au bénéfice de ceux dont elle est la bonne à tout faire. (Devaldès 1927, 155³⁴)

Le langage direct, honnête, porteur de sens, a désormais été recouvert et enseveli par un style dont les complications cachent – mal pour qui sait y voir – la volonté d'emberlificoter

32 Mercereau, Brutus. « Pilonnage. » *La Revue Anarchiste*. No 29, juillet-août 1924.

33 L'allusion est ici à Pierre Kropotkine, que Devaldès représente comme « [u]n anarchiste de choix, qui frise la septantaine, [qui] “s'engage à partir avec sa classe quand on l'appellera” ; en attendant, il demande un gouvernement qui gouverne et qui fusillera les réfractaires », et à Gustave Hervé, décrit comme « [u]n sceptique élégant [qui] s'enthousiasme pour la tuerie en agitant un petit drapeau tricolore. Un queue-rouge [...] qui, jadis antipatriote, d'ailleurs par patriotisme, et célèbre pour avoir planté le drapeau dans le fumier, nous assourdit de roulements de tambour. Il aurait voulu partir, malheureusement il est myope ; il se contente donc de faire partir les autres » (Devaldès 1927, 24-25).

34 Texte publié originellement dans le No 25, 1^{er} août 1922, du journal *Le Réveil de l'esclave* sous le titre « La Vengeance vertu chrétienne ».

le lecteur, de le tromper et de le forcer à agir dans un sens qui va à l'encontre de ses intérêts. Et les journalistes et les écrivains, clercs toujours prêts à trahir – comme le montre en cette même année Julien Benda, quoiqu'avec d'autres intentions³⁵ – se font volontairement les agents de cette perversion délibérée du verbe, diffusée au sein de la masse par les mille et mille titres d'une presse toujours plus abondante et toujours moins variée. La seule conclusion à laquelle se sent de parvenir l'écrivain ne laisse pas beaucoup de place à l'optimisme : on vit désormais dans « une société de papier », au milieu du « bourdonnement des crétins » (Devaldès 1921).

Une « dose de poison quotidien »³⁶ : Lacaze-Duthiers et les « slogans »

Avec un petit stock de formules et de lieux communs appris dans la jeunesse, nous possédons tout ce qu'il faut pour traverser la vie sans la fatigante nécessité d'avoir à réfléchir.

Gustave Le Bon. *Psychologie des foules* (81).

L'intuition de Devaldès, sa critique du langage corrompu, porteur de mensonges et mensonge en lui-même, sera reprise et amplifiée par un autre écrivain du même bord, appartenant lui aussi au milieu anarchiste individualiste : Gérard de Lacaze-Duthiers. L'œuvre de ce polygraphe, critique artistique et littéraire, romancier, esthéticien et paléontologue, qui a tâté un peu de tous les genres depuis la dernière décennie du dix-neuvième siècle jusqu'à sa mort en 1958³⁷, est toute à l'enseignement d'une lutte constante pour la dépuración du langage. Lutte dont les origines viennent sans doute de l'événement-clé qui a motivé son choix de descendre dans l'arène (déjà quelque peu bondée) de la culture : l'affaire Dreyfus³⁸. C'est à ce moment-là, dans le tourbillon d'engagements politiques et littéraires qui emporte une bonne partie de la jeunesse intellectuelle d'alors, pour aider Zola à faire marcher cette Vérité qu'on écrit toujours avec une majuscule, que Lacaze-Duthiers se forme une image du monde de la presse qui n'évoluera plus. Les aphorismes qu'il distribue généreusement depuis dans les journaux anarchistes s'en prennent volontiers à la presse, réceptacle de tous les vices : « Nous rencontrons souvent “la presse” du côté de l'iniquité. Il est rare qu'elle soit du côté de la justice » ; « La presse d'information et la presse d'opinion ne forment plus qu'un bloc : le bloc des intérêts bourgeois ligés contre la pensée libre » ; ou encore : « Les journaux changent d'opinions, comme les renégats ; ils sont pleins de contradictions et d'anomalies » (LD 1921, 269). En 1946, après avoir fait l'expérience de deux guerres mondiales, il peut encore parler avec le même emportement de « cette presse que Zola aux temps de l'affaire Dreyfus, qualifiait d'immonde et qui l'est devenue bien davantage depuis, véhiculant le mensonge à pleins bords, déversant la haine à jet continu, propageant les slogans les plus absurdes [...] ». Elle est « cette pourrisseuse de cerveaux qui est bien le plus grand fléau des temps modernes et qui a partie liée avec un fléau non moins grand, la politique » (LD 1946, 13-14).

35 *La Trahison des clercs* de Benda date aussi de 1927, comme l'ouvrage de Devaldès.

36 LD 1948, 176.

37 Sur le parcours de cet auteur fort peu étudié jusqu'ici, je me permets de renvoyer à mon article « Gérard de Lacaze-Duthiers et l'“artistocratie” : l'idéalisme au service de la révolution ».

38 Maurice Joyeux rappelle, dans une recension du dernier livre de Lacaze-Duthiers, *C'était en 1900*, paru un an avant sa disparition, « la jeunesse de ce “galopin” de quatre-vingt-quatre ans, jeunesse tumultueuse, passionnée, qui traverse sans se tacher, ces grands courants de l'histoire contemporaine que sont l'affaire Dreyfus, le Boulangisme, le tumulte que souleva la séparation de l'Église et de l'État, la naissance du mouvement syndical. “La belle époque !”, elle fut belle surtout pour ce jeune intellectuel qui se dressait face à la jeunesse maurassienne de la Faculté de droit et criait un “Vive Zola” particulièrement sacrilège » (Joyeux, Maurice. « A propos d'un nouveau livre de Gérard de Lacaze-Duthiers »).

Lacaze-Duthiers, fort sans doute de ses expériences dans le milieu éternellement précaire de la presse anarchiste, menacée tout autant par la censure que par l'insécurité économique, et de ses rapports problématiques avec le monde de la grande édition, rétif à ouvrir ses portes à des écrivains aux idées sulfureuses, peut témoigner à la première personne des pressions de la politique sur ce qui se publie. C'est la conscience de l'impossibilité de réconcilier la création libre avec les exigences commerciales et idéologiques des maisons d'édition établies, qui le porte à créer une collection qui représente la plus grande tentative jamais effectuée dans les milieux anarchistes pour faire vivre une production littéraire destinée autrement à l'invisibilité : la « Bibliothèque de l'Artistocratie », qui sort 130 volumes en l'espace de vingt-et-un ans, entre 1931 et 1952.

C'est surtout à partir de l'entre-deux-guerres, sur la base des enseignements tirés de l'utilisation massive de la presse dans un but de propagande par l'état, que Lacaze-Duthiers se met à développer systématiquement sa critique de la communication, organisée autour de trois axes : les journaux comme vecteurs de désinformation, la critique des « slogans », nouvelle incarnation du « bourrage de crânes », et le but ultime : la lutte contre la nouvelle guerre qui se prépare à travers eux.

Son attaque contre la presse se double d'une critique virulente de la littérature contemporaine, les deux allant la main dans la main. Lacaze-Duthiers met en relief les accusations d'inauthenticité qu'il a coutume d'adresser à la littérature telle qu'elle se pratique largement dans le monde de la culture. Celle-ci est parvenue à un accommodement avec les journaux qui ne peut que la dénaturer. Les journalistes, « méchantes gens [...] [p]lus préoccupés de combinaisons que de Beauté, [...] ont substitué à [l'] action [de la critique] la réclame et la publicité » (LD 1939, 17), nous informe-t-il dans un dialogue philosophique qui met en scène la Vie, l'Art, la Beauté, l'Histoire, la Poésie et la Critique. La condamnation de la publicité, on le sait, est une constante dans les cénacles littéraires au dix-neuvième siècle et du début du vingtième. Ce romantique attardé mais convaincu qu'est Lacaze-Duthiers, qui nourrit une confiance illimitée dans le pouvoir de la littérature de changer le monde, voix écoutée du milieu de l'« Action d'Art », reprend ici avec des tonalités libertaires « un discours anti-publicitaire [...] omniprésent, et parfois d'une grande violence » (Laisney, 146), mais en le renouvelant et en l'élargissant. L'élite qui se sent justifiée de juger et de mépriser les stratégies commerciales qui rabaisent la littérature, en la mettant sur le même plan qu'une marchandise quelconque, n'est plus équivalente au milieu de la littérature officielle, même celle d'avant-garde, dont le rapport avec la publicité n'est pas au fond dissemblable de celui de la littérature de masse³⁹. Elle est le fait d'auteurs conscients, qui créent en dehors des cercles reconnus et privilégient la sincérité, l'originalité, qui sont le pendant nécessaire et inévitable d'un individualisme bien compris, et, surtout, qui sont à la portée de tout un chacun, dans une conception de l'Art qui ne le réduit pas à la propriété exclusive d'une sphère d'élus, mais veut le voir comme une composante essentielle de la vie, qui se confond avec elle et demeure par conséquent accessible à tout le monde – soit sous forme de création, soit sous forme d'existence pure et simple, soit sous forme d'admiration, cette dernière représentant pour Lacaze-Duthiers une variante de la critique. L'esthéticien anarchiste peut donc affirmer – ce qu'il ne se prive

39 Les jugements exprimés par Lacaze-Duthiers sur les littérateurs bourgeois sont nombreux et volontiers catégoriques. N'en citons qu'un pour donner une idée de son style : « Les pitres de lettres aujourd'hui n'en sont pas à une pirouette près. Tantôt ceci, tantôt cela, passant d'un camp dans un autre aussi facilement que le caméléon change de couleur. Ils font avant tout des affaires. En cela consiste toute leur littérature. Sur ce point, ils ne changent pas. Ils conservent la même ligne de conduite. On les rencontre dans tous les milieux, touchant des sommes astronomiques, tout en proclamant qu'ils sont pauvres comme Job » (LD 1947). Lui-même, du moins, resta réellement pauvre, devant compter dans les dernières années de sa vie sur le soutien financier (non sollicité de sa part) de l'Académie française pour survivre.

guère de faire – que « [l]es journalistes ont en effet cela de commun avec les littérateurs ordinaires qu'ils ont horreur de l'originalité. Ils aiment ce qui est factice. Il leur faut le déjà dit, le déjà vu, le déjà entendu, le déjà fait » (LD 1939, 17), mais il faut bien comprendre que les « littérateurs ordinaires » ne sont pas pour lui exclusivement les tenants de la « littérature industrielle » excoriée par Sainte-Beuve, mais comprennent aussi les cercles choisis à l'intérieur desquels les écrivains s'auto-sélectionnent, s'auto-promeuvent et s'encensent parmi eux – défauts rédhibitoires à ses yeux des mouvements d'avant-garde, tels le Futurisme ou le Surréalisme, dont l'élitisme, ainsi que les rivalités internes, lui répugnent – car « “la République des lettres” [est] aussi pourrie que celle des camarades, ce qui n'est pas peu dire, la camaraderie en moins » (LD 1940, 136). En littérature comme en politique, les journaux parlent de ce qu'ils devraient taire et ignorent ce dont ils devraient parler. La presse, ennemie de l'art comme de la vérité, combine donc le défaut d'être « au service de la “phynance” », de gaver ses lecteurs de « bobards, racontars et canulars » (LD 1958) et d'user du sensationnalisme pour les distraire des choses qui comptent, tout en leur cachant ce qu'ils devraient connaître. Le résultat est disponible quotidiennement dans tous les kiosques : « Des scandales, en veux-tu, en voilà, dont la presse entretient chaque matin et chaque soir ses lecteurs, ou que soudoyée par qui de droit, elle se garde bien de révéler au grand public, dont elle bourre la cervelle tant et plus » (LD 1952, 131).

Lacaze-Duthiers franchira le cap en passant de la simple dénonciation du « bourrage de crânes », avec ce qu'elle peut avoir d'inévitablement répétitif – celui-ci ne changeant pas fondamentalement avec le passage du temps, mais revêtant simplement des formes superficiellement différentes pour masquer la permanence d'une même nature – à la mise en lumière des mécanismes qui font du langage lui-même une arme dangereuse dans la tâche de décérébration des masses entreprise par les autorités. Ces mécanismes ont un nouveau nom, « le slogan », terme qui, dans les années trente, ne s'est pas encore figé dans son acception contemporaine⁴⁰. Lacaze-Duthiers identifie dans l'ambiguïté inhérente au slogan sa dangerosité et sa supériorité par rapport à la désinformation traditionnelle, car « [l]e slogan est tantôt un mensonge, tantôt une vérité, quelquefois les deux ensemble, alors que le bourrage de crâne et le bobard sont toujours des mensonges » (LD 1940, 90). Leurs effets sont proches, car « tous les bobards, lieux communs, contre-vérités et bourrages de crâne [...] peuvent avoir prise sur une cervelle débile » (LD 1937), mais le slogan tel qu'il l'envisage présente une différence de taille avec le « bourrage de crâne » traditionnel. Celui-ci vise à persuader son interlocuteur pour le pousser à l'action, pour l'expédier littéralement au front, la fleur au canon. Le slogan, lui, a aussi et en même temps, pour paradoxal que cela puisse paraître, une fonction contraire : en empruntant les atours de la sagesse, il encourage l'immobilité et l'acceptation passive de l'existant. Pour Lacaze-Duthiers, « [l]es slogans fleurissent aux époques de décadence. Ils remplacent la pensée et tiennent lieu d'action » (LD 1940, 114).

L'importance que Lacaze-Duthiers attribue à ce concept est telle qu'il lui consacre un fort volume, *La Psychologie du slogan*, qui aurait dû être suivi par deux autres qui ne paraîtront jamais⁴¹. Le slogan y apparaît comme une version du lieu commun, du cliché, formules toutes simples qui fixent en termes très généraux et soi-disant universels les émotions, s'efforçant de les faire passer pour des raisonnements. Ils sont à la fois un phénomène moderne, en tant qu'il est porté par les médias, et immémorial : « L'origine

40 Pour une analyse plus approfondie de la réflexion de Lacaze-Duthiers autour de la notion de slogan, je renvoie à mon ouvrage *« On n'arrête pas le progrès » et autres vérités discutables. 50 lieux communs revus et commentés*. Précédé de : « Léon Bloy et Gérard de Lacaze-Duthiers : deux consciences contre la bêtise. » et suivi d'un « Petit lexique d'expressions utiles ».

41 Dans cet ouvrage, Lacaze-Duthiers offre une étude des mécanismes de la propagande qui précède de plus de vingt ans celle, bien plus connue, de Jacques Ellul.

des slogans se perd dans la nuit des temps”, dirons-nous en employant nous-même un slogan ». Ils sont aussi omniprésents : « Les slogans se chiffrent par milliers. Quand il n’y en a plus il y en a encore, comme disent les bonnes gens » (LD 1940, 15). Persuadé de l’importance fondamentale de la parole dans la construction de la réalité – parole persuasive, parole de propagande et en même temps de raison, comme celle que diffusent les publications militantes auxquelles il participe – Lacaze-Duthiers se garde bien de minimiser l’impact possible du slogan sur le lecteur : « Au point de vue psychologique, le seul qui nous occupe ici, nous voyons dans le slogan autre chose qu’une simple curiosité d’érudit. Nous y voyons inscrit le destin même de l’humanité, destin qui est entre ses mains, qu’elle peut modifier à son gré, si elle en a la volonté et le courage » (LD 1940, 17).

Cette volonté et ce courage, s’il faut en juger par l’expérience, et surtout par celle de l’étonnant retournement de vestes qui a suivi l’entrée en guerre de la France en 1914, ne sont pas forcément choses communes. C’est toujours sur la base du traumatisme – le mot n’est pas trop fort – causé par l’écroulement du projet pacifiste lors de la Première guerre mondiale que les auteurs individualistes, Lacaze-Duthiers en premier, examinent les signes avant-coureurs d’une nouvelle catastrophe, annoncée par le retour de l’utilisation pervertie du langage qui a permis le grand lavage de cerveaux ayant mené aux massacres de la guerre. Il devient alors essentiel, autant qu’urgent, de montrer comment la désinformation ne prend pas uniquement les allures connues et éprouvées du passé – récit d’atrocités fictives ou exagérées, appel à la haine raciale en même temps qu’à la solidarité nationale, exagération des capacités techniques et des qualités morales des siens... – mais qu’elle se niche au sein du langage même. Il faudra donc révéler ses lois, les montrer à l’œuvre et permettre à tout un chacun de rester maître de son destin, car

Les slogans ont toujours un caractère impératif. C’est une discipline, que l’on vous impose ou que l’on s’impose. Un veto intérieur ou extérieur. Une loi morale ou une loi inscrite dans les codes. Le slogan obéit toujours à une autorité ; celle de la conscience ou celle du gendarme. Il est toujours contrôlé par une censure, du « dedans » ou du « dehors ». L’individu est libre ou non de se conformer aux slogans. Il accepte les uns, rejette les autres, à ses risques et périls. (LD 1940, 26)

Les risques et périls on les connaît et on en a fait l’expérience pratique. D’où le besoin, ressenti avec d’autant plus d’urgence, de trier le matériel abondant fourni par les discours médiatique et culturel. D’ailleurs, la capacité de la parole de façonner la réalité à sa guise, si elle marche dans un sens, peut marcher tout aussi bien dans un autre : « La révision des valeurs nécessaires au salut de l’homme n’est en définitive qu’une révision de slogans. A l’esprit critique de séparer les bons des mauvais » (LD 1940, 206).

Pour un pacifiste inconditionnel comme Lacaze-Duthiers, qui deviendra membre du Parti pacifiste internationaliste, puis de l’Union pacifiste de France, et qui, dans l’entre-deux-guerres, publie beaucoup dans *La Patrie Humaine*, le journal de Victor Méric, « organe du pacifisme intégral » et fauteur du désarmement unilatéral⁴², il importe alors de révéler pour ce qu’ils sont ces « clichés interchangeables » dont il aligne les spécimens :

« que le voisin commence par désarmer, nous désarmerons ensuite », « il faut bien une armée pour nous protéger et nous défendre », « nous ne pouvons pas laisser nos frontières désarmées », « et le cas de légitime défense, qu’en faites-vous ? », « il faut distinguer entre l’agresseur et l’agressé », « on ne discute pas

42 « Les pacifistes intégraux, soucieux d’éviter le piège de la guerre juste, s’affirmaient résolument hostiles à la défense nationale et à l’armée » (Defrasne, 139) et prônaient le désarmement unilatéral. Ce mouvement suscita la sympathie de nombreux anarchistes et libertaires et les dénonciations violentes des nationalistes et des patriotes, qui les considéraient à peu de chose près des traîtres à la solde de l’ennemi.

avec un ennemi déloyal : lorsqu'il nous fait des propositions de paix, c'est pour mieux nous rouler », « quand on rencontre une vipère sur son chemin... », « et si on venait vous prendre tout ce que vous possédez » (pour ceux qui ne possèdent rien, on voit ce que vaut cet argument !), « et si Hitler nous attaquait... » « et si Franco franchissait les Pyrénées », « et si nous étions vainqueurs » (ce qui n'est pas prouvé !), « et si... et si... et si... » Ou bien encore, on pourrait prolonger indéfiniment cette énumération, la bêtise et la mauvaise foi n'étant jamais à court d'arguments (?) : « Mieux vaut tout de suite que plus tard, le moment est favorable », « ce sera la dernière des guerres », « il faut faire la guerre à la guerre », « la guerre est fatale », « la guerre est une nécessité biologique », « la guerre est d'essence divine », « la guerre est civilisatrice, purificatrice, etc. » (LD 1937)

À plus de quatre-vingts ans de distance, et avec la parfaite vision rétrospective qu'offre le passage du temps, on peut apprécier d'autant plus l'ambiguïté du « slogan », qui, ainsi que Lacaze-Duthiers en était parfaitement conscient, « est une arme à deux tranchants, qui peut faire beaucoup de bien et beaucoup de mal. Il sert l'erreur comme la vérité, la laideur comme la beauté l'iniquité comme la justice » (LD 1940, 88). À l'individu, dès lors, d'exercer son libre arbitre pour trancher à sa façon parmi les choix qui s'offrent à lui, résumés par ces slogans qui ont investi massivement la langue, devenant la forme dominante d'expression⁴³.

La désinformation – l'infox, ainsi qu'on l'appelle dans son incarnation la plus récente – est ainsi au cœur de la politique culturelle de Lacaze-Duthiers, indissociable de sa politique militante. La révolution ne pouvant se faire, dans l'optique anarchiste individualiste, qu'à travers l'éducation, il devient essentiel de révéler les mécanismes qui gouvernent le langage dont les militants, pour la plupart lecteurs passionnés et autodidactes, s'abreuvent. On souligne alors en termes nets les conséquences très réelles du discours médiatique sur la réalité et les dangers qu'il présente si le lecteur se laisse embobiner : « Quand la presse vous annonce que telle chose aura ou n'aura pas lieu, vous pouvez être sûr du contraire. Elle prépare l'opinion, elle la manœuvre habilement, elle lui conte des sorbettes, et quand le moment est venu, tout le monde est dans le bain » (LD 1947). Le même bain où on s'est déjà retrouvé deux fois, à trois décennies d'intervalle. Mais si les « slogans » peuvent orienter l'avenir, le construire et le déterminer, Lacaze-Duthiers souligne aussi la parenté stricte qui unit la presse, chronique du quotidien, à l'écriture du passé, prétendument objective et se posant en vérité neutre. Presse et histoire sont présentées chez lui côte à côte, indissociables : « Comme la presse, l'histoire est farcie de fausses nouvelles, de contre-vérités, d'équivoques, de bourrages de crâne en tous genres » (LD 1937, 1482). Le livre d'histoire n'est, au fond, qu'une sorte de journal fossilisé. Et l'appel à l'exercice du sens critique et à la méfiance constructive, qui est le soubassement du projet éducatif individualiste, se présente alors comme la meilleure arme pour empêcher la contamination des fausses nouvelles, même quand au lieu d'être nouvelles, elles sont vieilles. Dans son « drame philosophique » intitulé *Dialogue inactuel* – l'inactualité désignant un espace aussi éloigné du présent que du passé tel qu'on veut le représenter, et idéalement tendu vers l'avenir – Lacaze-Duthiers fait parler ainsi la Vie, qui

43 Il est loisible de retrouver des analyses semblables dans les écrits d'autres écrivains libertaires du début du vingtième siècle. Ainsi, le roman *La Ville folle* d'Henri Rainaldy (une plume très active de ce milieu) ébauche déjà en 1911 une critique de la mesquinerie des petits commerçants, « guerrier[s] qui sommeille[nt] », « peut-être officier[s] de réserve », qui égrène tout naturellement les slogans qu'étudiera Lacaze-Duthiers : « La guerre est un mal utile. Les saignées sont parfois nécessaires. Il y aura toujours des guerres. Appuyons la paix sur la force de nos armées. – Tu connais ces vieux clichés !... » (Rainaldy, 45).

s'adresse à l'Histoire : « Ta presse à la solde de la finance, a manœuvré l'opinion. Elle a empoisonné les esprits. Tes bobards, tes slogans, tout l'arsenal de contre-vérités que tu sors au bon moment de tes tiroirs, chaque fois que tu veux commettre quelque vilénie, ne résistent pas au moindre examen » (LD 1939, 42). Mais encore faut-il, justement, vouloir les examiner, et savoir reconnaître les liens guère ténus qui relient l'histoire à la presse, ces deux pourvoyeuses qualifiées de contre-vérités tendancieuses.

L'examen conscient des lieux communs transmis par les discours officiels est ainsi désigné comme la bonne attitude à assumer par rapport aux « mauvais slogans, slogans-lois, slogans-préjugés, slogans-routines, slogans-traditions etc. » contre lesquels l'individu conscient, qui pense par lui-même⁴⁴, « défend à la fois [...] son corps et son esprit » (LD 1940, 130). En attendant, craignait l'auteur, que l'usage dévoyé de la parole ne prépare pour les masses inconscientes la prochaine « der des ders »...

Dalhousie University

OUVRAGES CITÉS

- Barthélemy A.-M. *Justification de l'état de siège*. Paris : Chez les marchands de nouveautés, 1832.
- Bianco, René. « Regards sur l'édition libertaire en France ». In *La Culture libertaire. Actes du colloque international, Grenoble, mars 1996*. Textes réunis par Alain Pessin et Mimmo Pucciarelli. Lyon : Atelier de création libertaire, 1997, pp. 329-343
- . *Un siècle de presse anarchiste d'expression française : 1880-1983*, Thèse pour le doctorat d'État, Aix-Marseille, 1987, 7 volumes.
- Blouet A.-C. *Le Mont Saint-Michel*. Paris : Au bureau de *La Voix du Peuple*. Imprimerie de Boulé, 1850.
- Defrasne, Jean. *Le pacifisme en France*. Paris : PUF, 1994.
- Delporte, Christian. « Les journalistes dans l'entre-deux-guerres : Une identité en crise ». *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, jul. - sep., 1995, No 47, pp. 158-175.
- . « Presse et culture de masse en France (1880-1914) ». *Revue Historique*, janvier / mars 1998, T. 299, Fasc. 1 (605), pp. 93-121.
- Devaldès, Manuel. « Deux réfractaires ». *Le Réveil de l'esclave*. 1 septembre 1921.
- . *Des cris sous la meule...* Suivi de *Fleurs de guerre*. Préface de Gérard de Lacaze-Duthiers. Frontispice de Frans Masereel. Paris : Éditions de la Brochure Mensuelle, 1927.
- . *Félix Le Dantec et L'Égoïsme*. La Brochure Mensuelle no 161, mai 1936.
- . *Contes d'un rebelle*. Avant-propos de Marie-France de Palacio. Saint-Martin de Bonfossé : Théolib, 2013.
- Dorgelès, Roland. *Les Croix de bois*. Paris : Le livre de Poche, 1969.
- Dujardin, Édouard. « Le Chemin de la Révolution ». *Les Cahiers Idéalistes*, 1 janvier 1925, p. 42.
- Ellul, Jacques. *Propagandes*. Paris : Armand Colin, 1962.
- Faure, Élie. *La Sainte face*. Paris : Éditions Georges Crès, 1917.
- Frigerio, Vittorio. « Gérard de Lacaze-Duthiers et l'«artistocratie» : l'idéalisme au service de la révolution ». *Histoires littéraires*. Juillet-Août-Septembre 2019, Vol. XX, n. 79, pp. 13-31.
- . « On n'arrête pas le progrès » et autres vérités discutables. 50 lieux communs revus et commentés. Précédé de : « Léon Bloy et Gérard de Lacaze-Duthiers : deux

⁴⁴ Lacaze-Duthiers définit simplement l'individualisme comme « le fait pour l'homme libre de penser par lui-même » (LD 1940, 115).

- consciences contre la bêtise.* » et suivi d'un « Petit lexique d'expressions utiles ». Liège : Les Presses universitaires de Liège, 2019.
- . *La littérature de l'anarchisme. Anarchistes de lettres et lettrés face à l'anarchie.* Grenoble : Éditions littéraires et linguistiques de l'Université de Grenoble (ELLUG), 2014.
- . *Nous nous reverrons aux barricades. Les feuilletons des journaux de Proudhon, 1848-1850.* Grenoble : UGA, 2021.
- Gilles, Benjamin. « Lire en guerre. La lecture de la presse chez les combattants français entre 1914 et 1918. *Guerres mondiales et conflits contemporains*, No 247, Apports nouveaux sur les conflits du XX^e siècle : de la Grande Guerre à la guerre du Vietnam. Juillet 2012, pp. 7-21
- Grasilier, Léonce. « Marius Rey-Dusseuil, l'auteur du roman *Le Cloître Saint-Méry* », *Bulletin trimestriel de la Société Historique et Archéologique du IV^e Arrondissement de Paris*, avril 1916, p. 117-130.
- Herman, Edward S. and Noam Chomsky. *Manufacturing Consent. The Political Economy of the Mass Media.* Londres : Vintage, 1994.
- Hervé, Gustave. *La Patrie en Danger. Recueil in extenso des articles publiés par Gustave Hervé dans la Guerre Sociale du 1^{er} juillet au 1^{er} novembre 1914.* Paris : Bibliothèque des ouvrages documentaires, 1915.
- Joyeux, Maurice. « A propos d'un nouveau livre de Gérard de Lacaze-Duthiers ». *Le Monde Libertaire* no 24, janvier 1957.
- Kalifa, Dominique, Philippe Régnier, Marie-Ève Thérénty et Alain Vaillant. *La Civilisation du journal. Histoire culturelle et littéraire de la presse française au XIX^e siècle.* Paris : Nouveau Monde éditions, 2011.
- L'Unique.* Supplément aux nos 113-114. « In Memoriam Manuel Devaldès ». Textes par E. Armand, Jeanne Humbert, G. de Lacaze-Duthiers, Ixigrec, F. B. Conein, A. Bailly. 1957.
- Lacaze-Duthiers, Gérard de. *La Tour d'ivoire vivante.* Paris : Félix Alcan, 1921.
- . « Un livre à lire et à relire. *Debout les vivants !* par Victor Margueritte ». *La Patrie Humaine* no 34, 6-19 août 1932.
- . « Le point de vue du philosophe. La paix est une vertu. » *La Patrie Humaine* nos 253-256, 30 avril-21 mai 1937.
- . *Mauer, Film.* VIII. *Vie de Mauer.* Paris : Les écrivains indépendants. Bibliothèque de l'Artistocratie, septembre-octobre 1937.
- . *Dialogue inactuel*, drame philosophique, suivi de *L'Artistocratie. Histoire d'un mot et d'une idée.* Paris : Bibliothèque de l'Artistocratie CVIII. Paris : René Debresse, décembre 1939.
- . *Psychologie du slogan.* Paris : Debresse, 1940.
- . « Han Ryner, le huitième sage ». *Pensée et Action* no 6, 20 février 1946, pp. 13-15.
- . « Pour faire réfléchir ». *Ce Qu'il Faut Dire* no 44, août-septembre 1947.
- . *Sous le sceptre d'Anastasie. Mes démêlés avec la censure, ou Quatre ans de léthargie intellectuelle, juin 1940-juin 1944.* Paris : Les amis de l'Artistocratie, « Bibliothèque de l'Artistocratie », 1948.
- . « Coups d'œil sur le temps présent. Scandales. » *Contre-courant* no 9, 9 novembre 1952. p. 131.
- . « Mort de Georges Pioch ». *Contre-courant* no 22, 7 avril 1953.
- . *C'était en 1900. Souvenirs et impressions (1895-1905).* Tome premier. « Les laideurs de la Belle Époque ». Paris : La Ruche ouvrière – Bibliothèque de l'Artistocratie, 1957.
- . « Agapes de fin d'année ». *Défense de l'Homme* no 111, janvier 1958, p. 24-25.

- Laisney, Vincent. « Une "Franc-Maçonnerie de la réclame : le cénacle à l'âge de la littérature industrielle" ». In *L'auteur et ses stratégies publicitaires au XIX^e siècle*. Textes rassemblés et présentés par Brigitte Diaz. Caen : Presses Universitaires de Caen, 2019, p. 145-153.
- Le Bon, Gustave. *Psychologie des foules*. Paris : Alcan-PUF, 1939 (1895).
- Méric, Victor. *La Der des der. Roman de la prochaine guerre*. Paris : Les Éditions du Tambourin, 1930.
- . *La Guerre qui revient : fraîche et gazeuse !* Paris : Éditions Sirius, 1932.
- Pépin, Alphonse. *Les Barricades en 1832*. Paris : Au bureau de l'imprimerie, Faubourg Montmartre, 1832.
- Ragon, Michel. *Dictionnaire de l'anarchie*. Paris : Albin Michel, 2008.
- Rainaldy, Henri. *La Ville folle*. Paris : Albin Michel, 1911.
- Renard, Jean-Bruno. « Les allégories de la rumeur : De Virgile à nos jours ». In : *Transports : Mélanges offerts à Joël Thomas* [online]. Perpignan : Presses universitaires de Perpignan, 2012. <<http://books.openedition.org/pupvd/10408>>
- Rey-Dussueil, Marius. *Le Cloître Saint-Méry*. Paris : Ambroise Dupont éditeur, 1832.
- Thérénty, Marie-Ève. « La civilisation du journal entre histoire et littérature : Perspectives et perspectives ». *French Politics, Culture & Society*, Summer 2014, Vol. 32, no 2, Special Issue: French Studies and its Futures (Summer 2014), pp. 49-56.
- Un En-dehors : Manuel Devaldès. Introduction de Marc Larralde. Paris-Bruxelles : Editions Pensée et Action, 1957.
- Virgile. *L'Énéide*. Traduction d'André Bellessort.
<http://www.crdp-strasbourg.fr/je_lis_libre/livres/Virgile_Eneide.pdf>
- Wagneur, Jean-Didier. « Les chiffonniers de la petite presse. Hottes et crochets médiatiques ». *Revue d'Histoire littéraire de la France*, 118^e Année, no 3 (Juillet-Septembre 2018), pp. 547-558.
- Articles de presse*
- « Il y a la manière ». *La Baïonnette*, 13 juin 1918, p. 3. Article non signé.
- « Le Virus actuel. Le bourrage de crânes ». *Ce qu'il faut dire...* 10 novembre 1917. Article non signé.
- « Portraits d'hier ». *Le Travailleur Normand*. No 958, dimanche 30 mai 1909. Article non signé.
- Ari-Paris. « Vive la République ! ». *Agence Républicaine d'Informations Politiques, Financières, Économiques*, 25 août 1917.
- Barbusse, Henri. « Le Sentiment national », *La Sentinelle*, 29 août 1919.
- E.-P. G. « Contre les bourreurs de crâne », *La Sentinelle*, 28 février 1918.
- Graber, E.-Paul. « Pour briser le chaînon ». *La Sentinelle*, 22 septembre 1919.
- L'Apprenti. « Ce que disent les autres ». *L'Œuvre*, 9 juin 1917.
- Les Routiers. « Manuel Devaldès ». *L'Aurore*, 7 juillet 1914.
- Philos. « Simples propos – Bourrage de crânes ». *Le Métallurgiste. Organe officiel de la Fédération suisse des ouvriers sur métaux et horlogers*, 1^{er} février 1919.
- Scaramouche. « Ça et là ». *L'Aurore*, 18 août 1898.